

J'ai reçu dans ma vie deux coups de massue qui, loin de m'assommer, m'ont ouvert les yeux. Mai-68 et la loi Pleven de 1972 contre le racisme. Mai-68 m'a fait désespérer de l'avenir en voyant une certaine jeunesse étudiante bourgeoise dépaver les rues du quartier Latin de Paris, puis balancer leurs munitions sur les policiers, les CRS, dans les vitrines, le mobilier urbain, et dévaster les parterres publics : quel courage ! Des gosses parmi les plus socialement protégés ! Futurs fonctionnaires, futurs pillards des deniers publics, futurs profiteurs sans vergogne de l'État-providence et de la vache à lait France, ils sont, avec leurs descendants, les héritiers de cette même espèce politicienne de détrousseurs de cadavres que fut 1789, et qui, aujourd'hui, achèvent la France, la mettent en coupe réglée, la chamboulent de fond en comble.

Puis la Loi Pleven — dite antiraciste (comprendre antifrançaise) —, et toutes les lois qui viendront dans les décennies suivantes durcir la législation anti-identitaire et antinationale, dont la Loi Fabius-Gaysot, allaient réduire au silence le peuple français, et autoriser un véritable déchaînement de haine mortelle contre la France historique, contre sa civilisation, contre son peuple, contre la religion catholique, contre les institutions naturelles telle la famille, et mener une chasse inlassable contre les Français de souche, patriotes nationalistes et identitaires.

Comme nombre de mes compatriotes, je me suis senti trahi par les élites républicaines ; je me suis senti devenir de plus en plus étranger dans mon propre pays, clandestin sur la terre de mes ancêtres. Cette offensive antifrançaise venait de haut, de loin, personne ne l'avait vue venir. Enfin, presque personne... Elle trouvait à la fois son quartier général et sa caisse de résonance au sein même de l'Université française des années post 68, entièrement sous contrôle des idéologues marxistes ou freudo-marxistes, aux exceptions près. À partir de là, le combat allait être pour moi total. Un combat personnel, à la vie à la mort, pour défendre ce qui est devenu, cinquante ans plus tard, clairement l'enjeu : l'existence de la nation française et ses 1500 ans de civilisation ; ou sa disparition pure et simple, telle que programmée et décidée par le Nouvel Ordre Mondial.

*

*Parce qu'un homme sans mémoire est un homme sans vie,
un peuple sans mémoire est un peuple sans avenir.*
Maréchal Foch

Autojustification – volet 1

Mais, au fait, ai-je vraiment besoin de me justifier ? Me justifier devant qui ? Me justifier de quoi ? Ai-je en tant que Français de souche des comptes à rendre à quelqu'un ? Au nom de qui et de quoi ai-je à justifier qui je suis, d'où je suis, ce que je suis ? Il est vrai qu'en un temps où les cartes politiques n'ont jamais été aussi brouillées, biaisées, les dés pipés, il est difficile de faire état de son identité originelle quand celle-ci est contestée par la vermine républicaine qui dénie aux français de souche le droit de revendiquer leur légitimité ancestrale, et d'en faire état sous peine d'être aussitôt taxés de xénophobie ou de haine raciale ; et il est pour le moins paradoxal, en tant que natif enraciné depuis des générations, d'avoir à faire la preuve de sa légitimité identitaire quand une poignée de lustres auparavant c'était une question qui ne se posait même pas ; non seulement elle ne se posait pas, mais il ne serait jamais venu à l'esprit de quiconque de l'évoquer tellement cela allait de soi.

Il a donc fallu que les circonstances m'amènent, non pas à me justifier, mais à remettre les choses à l'endroit et les rétablir dans l'ordre ; et s'il y en a qui ont à se justifier, c'est bien d'abord les politiciens républicains qui ont mis la France sens dessus-dessous, et dans un tel état de délabrement politique, social, moral, spirituel qu'on ne la reconnaît plus ; ainsi que ceux parmi les populations qui s'imposent en France ou qui nous ont été imposées, et qui voudraient, à travers leurs officines communautaristes, contester la légitimité des Français de souche et les faire taire, voire leur infliger les rigueurs de la justice.

J'ai à me justifier, oui, certainement ; mais devant le seul auquel j'ai et aurai des comptes à rendre le jour de ma mort : Dieu. Pour le reste, j'agis en conscience de qui je suis et de ce que je suis, et non en raison de ce que l'on voudrait que je sois et que je ne suis pas.

La partie généalogique ci-dessous est reprise d'un livre intitulé *Rendez-nous la France* qui n'existe plus sous ce titre, dont j'ai fusionné le contenu en partie pour donner l'*Antirépublique 1 et 2*.

*

(...) Étant l'auteur du présent livre, et alors même qu'il était rédigé depuis fort longtemps, je me devais, pour cette nouvelle édition, de mettre les choses au clair afin de lever toute ambiguïté sur mes origines (c'est tout de même un comble d'avoir à se justifier dans son propre pays !), et ainsi de confirmer ma légitimité à en être l'auteur. Puisque cela devait être : que cela soit.

Jean-Louis Omer (deux frères, une sœur), enfant côté paternel de :

— Omer Jean, Maurice, Clovis, né le 22-11-1911 au Gond-Pontouvre (Charente – 16). Employé de bureau, artisan.

Lui-même fils de :

— Omer Eugène, Clovis, né le 15-09-1885 à Poitiers (Vienne – 86). Sellier en voiture.

Et de :

— Allard Émilie, Élisabeth, Julienne, née le 05-01-1889 au Gond-Pontouvre. Lingère. Eugène a 2 sœurs, Marie-Louise et Henriette, qui sont sans descendance.

Lui-même fils de :

— Omer Louis, Eugène, né le 05-04-1852 à Benassay (Vienne – 86). Limonadier, brossier.

Et de :

— Nivelles Léopoldine dite « Poldine », née à Saint-Sauvant (Vienne – 86). Louis-Eugène a un frère Pierre et une sœur Louise. Pierre a eu 9 enfants.

Lui-même fils de :

— Omer Eugène, né le 20-09-1827, enfant naturel de l'Hospice de Poitiers. Cultivateur.

Et de :

— Jollit (Jolly ou Jollet) Magdeleine, Rosalie, née à Rouillé (Vienne – 86).

Ici s'arrêtent mes recherches, côté paternel, ascendance mâle, ligne directe.

*

Enfant côté maternel de :

— Lavaysse Germaine, née le 19-01-1912 à Terrasson (Dordogne – 24). Sans profession.

Elle-même fille de :

— Lavaysse Jean-Louis, né le 13-09-1882 à Terrasson. Cultivateur.

Et de :

— Allégrier Antoinette dite « Malvina », née le 24-07-1890 à Gabillou (Dordogne – 24). Cultivatrice. Elle-même fille de Auguste Allégrier et de Anne Joffre ; lui-même fils de Marcellin Allégrier et de Élise Lachaud.

Lui-même fils de :

— Lavaysse Martin, né le 17-02-1857 à Terrasson. Cultivateur.

Et de :

— Ségeral Cécile.

Lui-même, fils de :

— Lavaysse Jean, né le 29-09-1816 à Beauregard (Canton de Terrasson – 24). Cultivateur. Veuf de Anne Coly, décédée le 20-06-1848.

Et de :

— Larivière Marguerite, née le 29-09-1819 à Saint-Lazare (Canton de Terrasson – 24). Veuve de Jean Mercier. Mariage le 29-03-1856. Jean à un frère Bertrand et une sœur Valérie.

Lui-même fils de :

— Lavaysse Jean (Gérou ou Gérôme) dit « Bonne », né le 15-12-1781 à Beauregard. Cultivateur.

Et de :

— Roland (Roulland) Jeanne, née aux Farges de Montignac. Cultivatrice. Mariés aux Farges de Montignac le 17-05-1815. Jeanne Roland est fille de Bertrand et Marie Delsoulier.

Lui-même fils de :

— Lavaysse Jean. Roulier.

Et de :

— Veysset Valérie.

Naissances probables entre 1750 et 1760.

Ici s'arrêtent mes recherches côté maternel, ascendance mâle, ligne directe.

JLO 1979

*

Remarques

1. J'ai quelques scrupules à convoquer mes ancêtres devant le tribunal de l'histoire pour témoigner de l'authenticité de ma cause personnelle, ayant le sentiment indicible d'abuser d'une sollicitation forcée dont rien ne dit qu'ils seraient partie prenante. Mais la vie est ainsi faite que le passé est inscrit dans le marbre comme dans la chair, et que, quelles que soient les vaticinations des temps présents, nul ne peut refaire ce que l'histoire dit, ce que parfois elle commande.

2. On le voit, cette reconstitution est très succincte, pour ne pas dire bâclée ; tenu par le temps et profitant d'une période de chômage, je l'avais réalisée à l'époque en coup de vent. Je cherchais surtout à savoir, par légitime curiosité, jusqu'où remontait ma famille immédiate, sans entrer dans les détails de la généalogie. Côté paternel, je me suis

déplacé dans les communes concernées ; côté maternel, j'ai collecté les renseignements aux Archives départementales de la Dordogne.

3. Comme dans la plupart des pays de langue occitane couvrant l'ensemble du Midi de la France, l'« y » se prononce. Lavaysse se dit « Lavahisse », Veysset de même. On remarquera que l'orthographe des noms patronymiques est aléatoire ; parfois, dans l'espace d'une génération, il peut s'orthographier de différentes façons, même pour ceux qui savaient écrire ; ex : Jollit, Jolly, Jollet...

4. L'ascendance côté paternel s'arrête à l'Hospice de Poitiers. Il s'agit donc d'un enfant abandonné, comme cela arrivait souvent en ces temps-là... En 1827, on était encore sous la Restauration et proche de la Monarchie de Juillet. Il était de tradition de donner, comme nom patronymique, celui d'un saint du calendrier. Les Français qui ont pour patronyme le nom d'un saint ou un prénom, sont le plus souvent descendants d'un « enfant trouvé » comme on disait autrefois. On ne les éliminait pas encore, comme de vulgaires déchets, dans l'incinérateur de l'Hôpital ; ils mouraient de leur belle mort (taux de mortalité élevé) ou on leur sauvait la vie, puis on leur donnait une âme (baptême), on leur donnait un nom, une identité.

Donné pour être né — donc trouvé — en septembre, on imagine qu'il a été facile aux Très Chères Sœurs de l'Hospice (désolé, ce n'était pas encore les pétroleuses de la CGT) de choisir pour l'État civil un nom original du calendrier rattaché, sinon au saint du jour, du moins au saint du mois. Saint Omer étant officiellement fêté par l'Église catholique le 9 septembre, on a pu choisir pour l'enfant le nom du fondateur de l'Abbaye de Saint-Bertin, qui sera à l'origine de la sous-préfecture du Pas-de-Calais. Il est toutefois possible que celle ou ceux qui ont déposé l'enfant aient été connus de l'Hospice. On notera, à ce sujet, que la malheureuse, ne pouvant subvenir aux besoins de son enfant, probablement poussée par la détresse, ne l'a pas tué, ne l'a pas abandonné ; elle l'a déposé entre des mains pieuses en qui elle avait confiance, et dont elle savait qu'elles lui donneraient une espérance de vie en même temps qu'une éducation ; une démarche spontanée qui l'honore et témoigne autant d'une belle âme que d'une saine nature.

Il est possible d'entreprendre des recherches quant à l'origine de cette personne ; j'avoue que je n'ai eu ni le temps ni le désir d'accomplir cette démarche. D'autres le feront pour moi si cela les passionne. Remarquons, là encore, que Omer est une déformation de Audomarus, Audemar, Othmar, Odmer..., des noms fleurant bon le « millénaire » médiéval.

5. Aucun notable n'apparaît dans mon ascendance ; je représente typiquement la postérité de cette humble paysannerie française — j'en revendique l'insigne honneur et je vais même plus loin : quiconque n'a pas de racines terriennes, ne peut se prétendre totalement Français — cette paysannerie, dis-je, qui a fourni tant de bras généreux pour construire ce pays, tout autant que pour le défendre au prix de terribles souffrances, souvent de leur vie ; leurs sacrifices ont façonné notre histoire de France et lui ont conféré sa noble grandeur.

Pour le peu de souvenirs que m'ont transmis mes parents (les familles du « peuple menu » n'ont pas d'histoire), mon grand-père maternel vécut l'enfer de Verdun, attesté par son livret militaire, — plus exactement l'enfer de la côte 304, dont le sommet, sous le déluge des bombes, fut réduit de sept mètres ; je passe sur un drame familial à l'occasion d'une permission, puis à la Seconde Guerre mondiale... Le capitaine, dont il

fut l'ordonnance durant la Grande Guerre, devint lors du Second conflit mondial le chef de la Milice du Périgord ; les maquisards FTP (Francs-Tireurs Partisans, c'est-à-dire les communistes) tentèrent de le coincer pour lui faire un sort ; cet officier valeureux, cadre de direction d'une chaîne de grands magasins, parvint à leur échapper, mais ils réussirent à capturer sa femme et l'exécutèrent après l'avoir détenue en otage (1).

Mon grand-père était trop diminué physiquement pour entreprendre une quelconque action lors de la Seconde Guerre mondiale ; parti à la Grande Guerre, il ne buvait pas d'alcool ; de retour, il s'adonnait à la boisson : on ne saurait s'étonner du pourquoi. Plus tard, mon père fit trois petits tours par la Belgique, Dunkerque, le sud de l'Angleterre, puis retour sur le sol de France et démobilisation en 1940 à Thury-Harcourt (Calvados). Il refusa d'entrer dans la Résistance parce qu'elle était contrôlée par les FTP, donc par les communistes. Il se tint démobilisé dans tous les sens du terme : il n'avait nulle envie de jouer les héros aux côtés d'énergumènes idéologiquement infréquentables. Et en plus, il avait une famille à nourrir.

J'ai encore moins d'informations du côté de mon grand-père paternel qui aurait été aux armées durant sept ans, selon un protocole qui permettait jadis de servir à la place ou pour le compte d'un autre. Ce que je sais, c'est qu'il était présent à Périgueux lors de la grande grève du chemin de fer qui paralysa, en mai 1920 (2), le gigantesque atelier de construction et de réparation du matériel ferroviaire roulant appartenant à la Compagnie Paris-Orléans (PO) ; grève qui aurait été provoquée par la décision de la direction d'introduire le taylorisme, adopté tout récemment au sein de l'entreprise. Employé comme sellier à la fabrication ou réfection des banquettes de voyageurs, il fut révoqué avec plus de 2000 salariés sur 2600, alors même qu'il n'était partie prenante d'aucun des syndicats qui furent responsables de ce séisme local ; ce qui ne veut pas dire qu'il n'en soutenait pas l'aspect purement social ; comprenons : détaché du volet politique. Compte tenu de son positionnement et des malheurs qu'il endura par la suite, il n'est pas interdit de penser qu'il ait été proche du syndicat jaune ; mes grands-parents, ouvriers et paysans, étaient catholiques des deux côtés ; ce qui était très mal vu côté « ouvrier ». Comme beaucoup de ceux qui subirent les conséquences de ce drame, il ne fut réintégré que quatorze ans plus tard, en 1934, à la veille de la nationalisation du chemin de fer et la création de la SNCF (1938) (3).

Ramené à la situation familiale, mon grand-père paternel eut beaucoup de difficultés pour retrouver du travail ; mon père, qui s'est contenté, plus qu'à son tour, de pommes de terre bouillies en guise de plat de résistance dans sa jeunesse, en a nourri une hostilité féroce contre la CGT, responsable, selon lui, de ce désastre social, dû en partie à la surenchère politique à laquelle se livrait l'aile révolutionnaire du syndicat (les bolcheviques) (4), et l'aile réformiste, majoritaire au plan national, mais minoritaire à Périgueux. Quelques mois plus tard, au Congrès de Tours, cette division allait faire éclater le courant socialiste (5). Cette grève exceptionnelle des cheminots de 1920 à Périgueux (ce n'est pas tous les jours qu'un établissement industriel de cette importance en arrive à licencier d'un coup les trois quarts de ses salariés !) a fait l'objet de diverses approches universitaires. Voir la grève des cheminots en 1920.

6. Si aucun notable n'apparaît effectivement dans mes ancêtres, un nom connu figure dans la généalogie : Nivelles ; Léopoldine du nom serait une collatérale du Général Nivelles, né à Tulle de mère anglaise. Une tante de mon père, Henriette, était fière, disait-elle, de posséder un général dans sa famille ; elle devait être dans sa 90^e année quand

j'entendis le propos ; j'ignore si la parenté existe vraiment, n'ayant jamais eu l'occasion de vérifier, mais j'ai préféré ne pas relever et la laisser à ses touchantes illusions : elle ne savait pas, la brave femme (ou l'avait oublié), que Nivelles était celui qu'on a appelé le « boucher » de 14-18. Inutile ici de rappeler ce que fut l'enfer et l'échec de la grande offensive du Chemin des Dames, l'offensive « Nivelles » qui fit 150 000 morts en deux jours, les 16 et 17 avril 1916 : ce serait trop long.

Robert-Georges Nivelles fut rendu responsable de ce massacre ; déchu de son commandement, il fut écarté des opérations sur le territoire national et envoyé dans les colonies. C'est cet échec, très coûteux en vies humaines, qui provoqua les mutineries. Pétain, reprenant le commandement derrière lui, rétablit l'ordre au sein des troupes et remonta le moral des soldats. Le vainqueur du premier Verdun, ce fut pourtant Nivelles ; déjà on l'accusait de n'être pas économe en vies humaines. Des quatre généralissimes qui commandèrent les Armées françaises, Joffre, Foch, Pétain, Nivelles, il est le seul à n'avoir pas eu l'honneur d'une reconnaissance officielle ni celui d'une biographie. Lors du 90^e anniversaire de l'offensive du Chemin des Dames, les historiens ont quelque peu allégé sa peine ; ils ont révisé leurs positions, expliquant que la situation était plus complexe qu'il n'y paraît au premier abord. Nivelles est au purgatoire de l'Histoire, probablement pour longtemps encore, d'autant qu'on lui attribue certaines déclarations pour le moins compromettantes. Mais les vaincus... (6)

Quoi qu'il en soit, la France, une fois de plus, à cause de l'incurie de nos politiciens républicains, s'est amputée de sa belle jeunesse qu'ils ont précipitée dans l'effroyable tuerie ; nos vaillants soldats, nos chers poilus, les braves pioupious, partis à la guerre la fleur au fusil pour la « der des der », ont rougi de leur sang les hautes terres du Chemin des Dames, là-bas, vers Craonne, et ailleurs sur tous les fronts... Que ce livre, qui est aussi une manière de combat patriotique, soit un hommage rendu à ces millions de jeunes gens morts au Champ d'honneur, blessés ou brisés à jamais, qui ne pouvaient pas savoir — non, ils ne pouvaient pas le savoir puisqu'on leur avait menti — qu'ils sacrifiaient leur vie non pour la France, mais pour la République, c'est-à-dire pour ce que l'on peut considérer aujourd'hui comme une TRAHISON.

1. Cette triste affaire fut à l'origine, dès mars 1944, d'une escalade de la violence, à la fois entre la milice et les maquisards, et contre les forces d'occupation ; ces agressions incessantes provoquèrent une réaction brutale de l'armée allemande, sous forme de représailles qui vont entraîner de lourds dommages matériels et endeuiller gravement la petite cité de Terrasson. Même s'il est moins connu mais presque aussi meurtrier, le drame de Terrasson ne va pas sans rappeler, à certains égards, celui d'Oradour sur Glane, survenu au même moment, cent kilomètres au nord.

2. La France vit de 1919 à 1924 sous le régime du Bloc National ou Chambre bleu horizon (couleur de l'uniforme des soldats durant la guerre) ; il sera à l'origine du funeste slogan « l'Allemagne paiera ! » et de la désastreuse occupation de la Ruhr ; confronté à des difficultés financières et à la radicalité des mouvements ouvriers, le Bloc national est battu aux élections législatives de 1924 par le Cartel des gauches (SFIO et Radicaux). Il aura mené une politique favorable à la famille, et tentera un rapprochement opportun avec la hiérarchie catholique. C'est l'unique fois que la République connaîtra un régime politique réellement de droite... autant qu'il est possible d'être de droite en république.

3. À la veille de la nationalisation des chemins de fer français, il existait six compagnies concessionnaires du réseau : du Paris-Lyon-Marseille (PLM), du Paris-Orléans (PO), du Nord, de l'Est, de l'Ouest, du Midi. La compagnie Paris-Orléans est aujourd'hui le nom d'une compagnie financière du groupe bancaire Rothschild.

4. Pour montrer à quel degré d'exaltation peuvent aller les esprits embrumés par les miasmes délétères de l'utopie et de l'idéologie, à la suite de ces révocations massives, les meneurs syndicalistes locaux écrivirent au représentant à Londres de ce qui allait devenir l'Union Soviétique pour lui proposer d'émigrer en Russie avec 5 à 600 ouvriers périgourdiens volontaires et leurs familles, afin de mettre au service de la Révolution bolchevique leur expérience et leur savoir-faire dans la construction des locomotives, wagons, voies ferrées ; ils se devaient d'être là où se forgeait l'Homme Nouveau, le parangon de l'humanité nouvelle, là où allait sortir de terre le paradis du prolétariat. Bolcho mais pas fou, le délégué soviétique les remercia aimablement, puis, embarrassé, leur fit comprendre que la Russie, ce n'était pas la France. Quelques édiles syndicaux locaux et nationaux les exhortèrent à ne pas céder sur un coup de tête, au risque d'être confrontés à d'amères désillusions. *L'Argus du Périgord*, de droite, ironisait sur ceux « *qui iront goûter la douce discipline et les exigences de production des Ateliers de Lénine* ». L'histoire a montré ce qu'il en était du paradis soviétique.

5. À ce moment-là, seule existait la mouvance socialiste et ses avatars, considérés alors comme des mouvements d'extrême-gauche ; ce n'est qu'en décembre de la même année, au Congrès de Tours, que le socialisme va se scinder en deux ; d'un côté naîtra la SFIO (Section française de l'internationale ouvrière), la « Vieille maison », le futur Parti Socialiste (PS) qui refusa d'adhérer à la III^e internationale ; de l'autre naîtra la SFIC (Section française de l'internationale communiste) : le Parti Communiste « Français » (PCF).

6. L'historien Marc Bloch, témoin présent au Chemin des Dames dans l'une des unités de première ligne, fera cette remarque : « *Un fait m'apparaît néanmoins nettement, cette guerre aura été la faillite d'une certaine armée enlisée par le temps de paix dans des habitudes bureaucratiques qui lui ont enlevé toute hardiesse d'esprit. On ne saura jamais ce que l'habitude du compte rendu truqué, né du pas d'histoire* (on ajouterait aujourd'hui : « né du pas d'amalgame ou du pas de vagues ») *des bons bureaucrates du temps de paix a fait comme victimes ; et quand je parle de victimes, il s'agit de victimes humaines.* »

Autrement dit, le temps de paix n'est pas bon pour le moral des officiers supérieurs de l'armée « d'inactive »... Par manque de théâtres d'opérations et d'engagements, ils perdent le sens des réalités de terrain et sous-estiment la violence des confrontations ; en somme on sait faire la guerre que quand on l'a perdue ou gagnée de justesse après bien des sacrifices humains...

Autojustification – volet 2

Ce qui m'a donné l'idée de donner une suite à l'autojustification, contribuant ainsi à me déclarer Français de souche et à m'accrocher quoi qu'il arrive à cette reconnaissance de légitimité, c'est une photo ; une simple photo, banale, un peu jaunie, un peu floue, presque d'un autre âge, d'une autre préhistoire : ma grand-mère maternelle donnant du grain à ses poules. Je vois bien ce que vous allez me dire : nous ne doutons pas que votre chère grand-mère fut une brave femme, mais vous n'auriez pas quelque chose de plus consistant politiquement à nous mettre sous la dent ?

Détrompez-vous... Ce geste est significatif d'un changement d'époque, mais encore plus d'un changement de mentalité, d'univers ; le passage d'un monde proche de la simplicité naturelle et incompris à un monde artificiel sophistiqué, bourré d'effets pervers traumatisants et de contradictions ; quand sous l'objectif providentiel la fermière jette le grain à ses poules caquetant en toute liberté autour d'elle, dans un même mouvement qui rappelle celui du semeur, je vois dans ce geste l'impulsion initiale symbole de la vraie vie, de celle qui devrait nous enseigner autant l'humilité que le respect des êtres et des choses.

Je pense, et les faits le prouvent tous les jours, qu'un être dénué de racines paysannes ne peut être un homme tout à fait normal : il lui manque quelque chose d'essentiel ; il

est un homme dénaturé, rompu d'avec les lois du cosmos, prédéterminé dans son univers urbain, totalement préfabriqué et factice ; il est comme un homme sans attaches, sans racines, hors-sol, tel l'homme aux semelles de vent qui ne se pose nulle part mais vit toujours aux dépens de celui qui a ses racines quelque part. Les peuples nomades ont toujours été les peuples barbares. Le besoin d'être proche de la terre, l'aspiration à se ressourcer habite souvent le citoyen citadin. Malheureusement, ce n'est pas le retour à la terre qui l'appelle, mais la résidence secondaire ; une jouissance de la nature qui n'est pas payée en retour par le travail du sol et le lien qui l'unit à la matrice nourricière.

Le deuxième aspect que m'inspire cette photo dans sa simplicité — j'allais dire biblique, mais il n'y a rien de simple dans la Bible — est qu'elle révèle ce que fut la situation de la femme dans une période allant — nous dirons de 1870 aux au début des années 1960 (la fin de la guerre d'Algérie) soit 90 ans, pratiquement un siècle, où les femmes se sont retrouvées, de mères en filles, à devoir se substituer aux hommes partis à la guerre, afin de faire tourner l'ordinaire de la France ; et c'est un hommage à leur rendre que de s'en souvenir. Toute cette période noire a été pour les femmes de cette génération des temps successifs de guerres internes, externes, coloniales, d'assumer vaille que vaille le vide laissé par les hommes en les remplaçant dans les usines et au travail des champs. Et parfois dans le lit conjugal pour les plus coquines — coquinettes, certes, mais guère submergées par les scrupules de moralité. Quoi qu'il en soit, des femmes courageuses, toujours présentes, avec ce même dévouement silencieux, la même abnégation solidaire propre à l'authenticité féminine quand elle n'est pas détournée à des fins machiavéliques.

Enfin troisième sentiment que m'inspire cette photo à contrario et à contre vent de l'époque, toute mon exécution de la femme moderne qui n'est jamais que l'image caricaturale d'une créature totalement inféodée au système politico-financier, instrumentalisée autant pour donner et entretenir l'image d'une femme prétendument libérée qui affiche des faux airs innocents de « putain affranchie » (la fameuse femme dite « libérée »), ou celle de la virago qui en remontre aux hommes tout en les singeant dans tous les domaines, jusque dans ce qu'ils ont de plus horripilant, de plus répugnant ; et cela tout en estimant faire mieux que lui, tout en croyant aux effets vertueux de sa sensibilité féminine, dont je cherche encore à savoir en quoi elle consiste et si elle existe réellement. Non point que je conteste à la femme son désir de coquetterie (son tropisme masculin n'affecte en rien l'exaltation de sa féminité), pas plus que je mets en question leur désir d'accéder à des professions jusque-là réservées aux hommes ; je crois surtout qu'elles ont déserté leurs responsabilités de femmes, de mères, d'épouses, pour conquérir des territoires où elles ne sont ni à leur aise ni à leur place, et qu'elles se sont laissées dépouiller de leur nature biologique et sociale pour apparaître telles des monstres d'égoïsme, tout cela au détriment de l'équilibre familial et de la vie en société. Tombées dans tous les pièges du moderno-progressisme, elles n'en restent pas moins femmes ; elles auront beau faire, elles ne seront jamais autre chose que ce que Dieu et la nature les ont faites : des femmes... et seulement des femmes ! Les hommes ne s'en plaindront pas.

*



Le geste agreste de la fermière sur ces deux photographies presque miraculeuses (1947) est, dans sa sublime simplicité, à des années lumières des élevages de volailles modernes ; et pourtant, il ne s'est pas passé une génération complète entre les deux. Un instant j'ai eu l'intention d'insérer une photo d'élevage industriel concentrationnaire, mais le contraste m'a paru trop violent, trop sacrilège. Des poules en liberté (observer leur allant physique), c'est une vision que l'on ne doit plus rencontrer tous les jours, à notre époque. L'enfer des animaux : au moment où je rédige ces lignes, un élevage de mille truies vient d'être inauguré, et on annonce des chiffres équivalents pour les vaches, les veaux et toute la production animale ; des stabulations à l'américaine de plusieurs dizaines de milliers de têtes sont en projet.

Autojustification – volet 3

C'est encore une circonstance tout aussi banale qu'une photographie qui va finir par me convaincre de formuler l'autojustification III. Un jour que je déambulais à la foire aux puces qui se déroule mensuellement dans le quartier de la cathédrale, je tombai sur un album de photos de famille. Un de ces bels albums, molletonné, avec ses pages épaisses dans lesquelles on insère les images pour les mettre en valeur. Dès le premier contact visuel, je fus choqué par la présence de ce document garni de son contenu : comment des photos de familles pouvaient-elles s'échouer dans une vente d'objets en déshérence ? Cela donnait l'impression d'une famille qui avait cessé de vivre et dont les souvenirs s'éparpillaient au vent de l'abandon ; comme une maison encore meublée, désertée par ses occupants, procurant le sentiment d'existences qui se sont évaporées ; comme si celles-ci s'étaient brutalement arrêtées en ce lieu, et que les témoins avaient disparu ; car une famille, c'est comme la vie d'un être, une vie continue qui se transmet dans le déroulé des générations.

Sur les photos, on voit des êtres souriant à la vie. À l'époque du noir et blanc, les gens posaient davantage ; ils avaient souvent plus de tenue, voire de retenue, que sur les images express des smartphones d'aujourd'hui, ou des *selfies* qui révèlent beaucoup plus la « plouquitude » arrogante de notre société moderne qui se veut évoluée et supérieure à celle nos anciens. Qui avait rompu le lien générationnel ? Des héritiers indignes ? Des fins de race ? Des êtres brisés sans succession ? Que s'était-il donc passé pour que la perpétuation ne soit plus assumée ni assurée ? Pour qu'à un moment, la mémoire de toute une famille ne connaisse comme triste sort que de disparaître dans un vide-grenier comme n'importe quel objet de débarras bradé au chaland ?

Tout d'un coup, est remonté en moi le souvenir de cette période d'après-guerre durant laquelle est monté en puissance le syndrome de la haine de la famille, corollaire de la haine de soi... Le fameux « Familles, je vous hais ! » de Gide, et son : « Foyers clos ; portes refermées ; possession jalouse du bonheur » tant de fois repris et scandé par le gauchisme militant, qui a tant fait de mal à notre société ; le « Père » qu'il fallait tuer en Mai-68, la dénonciation de la famille patriarcale symbole de l'aliénation bourgeoise — ce qui en serait presque risible quand on sait qu'il n'y a pas plus outrageusement et horriblement bourgeois que les républicains eux-mêmes ; le mariage était banni, jeté au rayon des normes sociales rétrogrades : s'engager mutuellement pour la vie au nom de l'amour et de la fidélité réciproques devenait ringard ; vivre à la « colle » était le summum de la libération individuelle ; c'était la mode de l'union-libre (quelle contradiction dans les mots !), de l'amour libre, de l'amour galvaudé et des maladies qui vont avec, autant mentales, morales, que physiques ; et c'est au nom des MST que le culte du saint préservatif, le totem de la libération sexuelle, sera désormais de mise dans les écoles publiques et les lieux du même nom. Après la monarchie, après la religion catholique, la famille a été l'institution sociétale la plus violemment attaquée par la République maçonnique, au point d'en avoir perverti la raison d'être jusqu'au plus profond de l'inconscient populaire. Tout a été fait durant les quarante dernières années pour la détruire, jusqu'à la fameuse théorie du genre, jusqu'à la haine hystérique de l'enfant (maintes fois vérifiés), jusqu'au tout aussi fameux « Les enfants n'appartiennent pas à leur famille. » Si ce n'est à leur famille, à qui donc appartiennent-ils, les enfants ? À l'État ? Aveu d'une ministre socialiste du gouvernement Hollande ; sans parler des nombreuses et violentes attaques menées par ce même gouvernement contre l'enfant à naître et le couple hétérosexuel, etc. On n'en finirait pas de tout citer.

La famille n'en reste pas moins la cellule naturelle de base de la société, la garantie de la filiation héréditaire, du maintien des traditions et, quoi qu'on en dise, le meilleur rempart de la liberté contre la dictature de l'État, et plus largement contre le Nouvel Ordre Mondial. Il n'appartient qu'aux individus eux-mêmes de faire en sorte qu'elle soit un cocon douillet (pas trop quand même), un lieu d'épanouissement pour chacun de ses membres ou le chaudron de l'enfer. Les enfants et les parents naissent en raison de caractères identiques ou diversifiés, proches ou diamétralement opposés, qui se marqueront avec l'âge. Les raisons et les affects qui établissent les relations proches ne sont pas les mêmes entre parents qu'entre amis, entre amis qu'entre collègues, entre collègues qu'entre voisins, entre voisins qu'entre étrangers, etc. J'ai vu des personnes détruire des photos personnelles pour oublier des êtres ou des périodes de leurs vies. Quoi qu'il en soit, quoi qu'on en dise et qu'on en pense, l'institution familiale n'est en rien en cause ; ce sont les individus eux-mêmes qui le sont. En tout.

La révélation de ces découvertes ne date que de deux ou trois ans, du jour où j'écris ces lignes ; est-ce un phénomène nouveau ? Depuis j'ai revu d'autres albums, soit garnis, soit débarrassés de leurs photos. Qui peut acheter ce genre de documents, à moins de vouloir reconstituer chez soi un musée personnel au nom de la mémoire des familles disparues ?

La famille, c'est aussi un maillon ou une parcelle de patrie ; on dit de la nation qu'elle est la famille des familles (dans « nation » est contenue l'idée de naissance, non de mort), et chaque famille est une petite nation incorporée dans la grande ; voilà

pourquoi m'est venue l'idée de réaliser ci-dessous un mini album commenté de ma propre famille : c'est la moindre des choses lorsqu'on se proclame français de souche et qu'on le fait savoir, à un moment où celui-ci est menacé de disparition. Les circonstances m'y autorisent. Les quelques photos que je possède personnellement constitueraient à peine le quart d'un carton à chaussures, lieu ordinaire de leur classement en l'absence d'album ; nombre de compatriotes pourraient se reconnaître dans mon initiative, voire effectuer la même démarche ; démarche néanmoins délicate dès lors qu'il s'agit de porter des jugements sur ses proches ; il vaut mieux s'abstenir si l'on n'est pas assuré de son appréciation, et se contenter des légendes classiques : nom, date, lieu, circonstances... C'est à mes compatriotes qui se sentent terriblement contristés par l'évolution mortelle de leur pays que je dédie l'ensemble de cette autojustification.

*



Au Bos de Terrasson. Citadins et paysans réunis autour d'un repas campagnard. Je date le cliché aux environs de 1947 comme ci-dessus, deux ans après la fin de la Seconde Guerre mondiale. De gauche à droite autour de la table : M. Lableynie, ancien maire radsoc de Terrasson, Conseiller général de Dordogne ; pas vraiment l'idéal de la maison, mais quand le voisin est au demeurant homme fort sympathique, cela n'empêche pas les bonnes relations : la belle bâtisse de sa ferme se trouve une centaine de mètres à droite du photographe, sur le bord du chemin. L'épouse de mon parrain ; l'épouse de l'ancien maire ; grand-mère Malvina ; un voisin ; je vais revenir sur le personnage suivant ; en bout de table, un voisin dont la tête cache une bâtisse lointaine, une petite grange avec une maisonnette de trois pièces construite par mon grand-père, décédé, prévue en remplacement de celle de gauche dont ils n'étaient que locataires... La fillette aux couettes, ma sœur aînée ; maman qui domine de la tête ; mon frère aîné qui penche sa tête, les deux enfants de mon parrain et mon parrain — parrain lointain que je n'aurai que peu l'occasion de revoir. Je n'apparais pas sur la photo, mais l'oiseau était bien présent... en médaillon, sur un arbre dangereusement perché, dans les bras de son parrain. Papa est derrière l'appareil, une bonne vieille boîte noire siglée d'une marque

Manufrance. Derrière papa, à droite, non visible, le fournil qui a manifestement été restauré depuis.

S'agissant du jeune personnage en bout de table, rang de gauche, c'est un prisonnier de guerre allemand (PGA) du nom de Ketter. Conformément au statut des prisonniers, suite au conflit de 1939-45, des centaines de milliers de jeunes Allemands furent mis à contribution pour aider au relèvement de la France ; si certains en ont bavé des ronds de chapeaux, et en sont même morts, le nommé Ketter, lui, semble ne pas avoir trop souffert du Goulag chez la Malvina Lavaysse, et aurait même plutôt vécu comme un coq en pâte. C'est *La Vache et le Prisonnier* à l'envers, sauf qu'il y avait une nette différence d'âge entre le prisonnier et la fermière. En 1948, il regagnera définitivement son pays, probablement poussé par un désir irrésistible de retrouver sa patrie et d'aider à reconstruire son pays, laissant derrière lui ces *Françouses* accueillants avec quelques larmes de regrets. Méchant nazi. Pour des raisons que j'ignore, un certain tabou règne toujours en France sur cet aspect de la guerre.

À gauche, la maison : deux pièces ; à droite, la pièce commune : terre battue, évier en pierre, seau d'eau et versoir ; au-dessus fenêtre unique donnant sur l'autre côté ; dans le fond, sur le pignon latéral, le légendaire cantou de la maison paysanne. À gauche, la chambre avec plancher et fenêtre unique donnant de ce côté-ci. Porte d'entrée visible à clenche et double battant. Grand-mère n'était pas propriétaire de ce qu'il faut bien appeler un quasi taudis ; elle était simple métayère. Quelques temps plus tard, elle rejoindra la maisonnette aperçue plus haut ; elle y élèvera ses quatre vaches ainsi nommées : Brunette, Blanquette, Roussette, Friquette (type blonde d'Aquitaine) ; ce n'est plus de l'élevage, c'est un défilé de top-modèles. Puis elle bazardera le tout, laissant l'exploitation des trois ou quatre hectares de terre à un voisin, pour aller faire des ménages ou la dame de compagnie à Nice, comprenons la « bonne » ; elle reviendra, bourlinguera de droite et de gauche, n'oubliant pas au passage de m'offrir avec ses petites économies, pour ma communion solennelle, une belle montre suisse *Rado* plaqué-or (un luxe pour l'époque) ; elle finira au bout de son extrême solitude errante par mourir indigente à l'hôpital de Brive, à l'âge de soixante-dix ans. La maison ne sera plus habitée ; elle tombera en ruine, puis entrera dans l'extension du propriétaire voisin. Des décennies plus tard, la ruine existe toujours ! La maison du haut sera vendue ultérieurement par sa fille, maman, pour des queues de cerises, après s'être fait rouler par un profiteur qui, manifestement, s'intéressait plus à l'anatomie avantageuse de sa cliente qu'à la valeur de la propriété ; celle-ci sera réaménagée à des fins agricoles intensives. Derrière les frondaisons, au loin, la rivière Vézère.

Ma grand-mère paternelle, que j'ai peu connue, se rapprochera elle aussi de son fils ; elle mourra indigente (et de deux) à l'hospice de Beaulieu-sur-Dordogne, non loin de Brive. Seul avec mon père (j'avais quinze ans), et la jeune femme qui s'occupait d'elle à l'hospice, nous marcherons dans Beaulieu derrière le corbillard et le curé revêtu de son habit d'officiant, jusqu'à la fosse commune du cimetière où elle sera enterrée. Solitude. Tristes obsèques pour grand-mère Émilie. Fin de l'histoire.

*



70 ans plus tard...

À l'occasion d'un retour sur les lieux du souvenir, j'ai photographié la ruine de la maison sous divers angles. Sur la photo ci-dessus, on aperçoit, côté façade, les restes encore debout de la fermette, victime d'une démolition voulue par le nouveau propriétaire qui avait envisagé de la raser pour installer à sa place... un court de tennis ! Il a visiblement abandonné l'idée en chemin, et la ruine est restée en l'état. Non loin de là, existe déjà une piscine. Funeste destinée de nos unités agricoles paysannes, des corps de fermes remarquablement conçus et adaptés à leur fonction agricole, souvent déprofessionnalisés en résidences secondaires ou hôtelières au profit des urbains en villégiature. On aperçoit de profil le cantou adossé sur le pignon droit. Derrière, non visible, le bâtiment typiquement agricole en presque parfait état ; il comprenait l'étable, la grange, la remise du matériel et le grenier à fourrages. Sur la gauche, non visible, le fournil restauré a échappé à la démolition. Sur la façade, on peut imaginer l'emplacement approximatif de la table où sont disposés les douze convives (en partant à gauche de la fenêtre, au centre de l'ouverture béante). On remarquera le sol alentour, relativement bien entretenu, et le feuillage abondant des magnifiques grands arbres qui déploient leur ombre sur cette désolation tristement bucolique ; la nature reprend ses droits ; elle alterne au rythme tranquille des saisons son sublime couvert de verdure : rien ne l'arrête...

*



La nature reprend ses droits, dis-je ; elle nous prodigue sans réserve les bienfaits de sa généreuse fécondité... En voici un exemple. Nous sommes sur le pignon droit où se trouve le cantou. L'appentis adossé au mur est en deux parties : les poules côté gauche, biquette côté droit. On aperçoit, à gauche, le treillis en bois que l'on retrouve sur la photo d'époque, à droite du toit. On distingue ce qui reste de la couverture de l'appentis prenant appui sur une solive à la base du toit, jusque sur une partie de mur externe que l'on devine à gauche de l'arbre ; les traces de fumées sur le pignon indiquent que l'étanchéité de la cheminée laissait à désirer. À droite, remarquer sous la fenêtre l'évacuation de l'évier ; évier effectivement sous fenêtre, typique du Périgord : pas d'égout, retour direct à la nature ; il se complétait par des ustensiles comme le seau d'eau, posé à gauche, légèrement surélevé, et le versoir permettant l'écoulement pour les ablutions et autres services domestiques. Mais ce qui retient l'attention sur l'image est la présence incongrue de cet arbre superbe, avec son double tronc siamois ; il doit avoir dans les soixante ans, car la maison était encore habitée quelques années après le repas champêtre ci-dessus. La graine est tombée dans l'enclos de la chèvre ; elle a pris racine, et la nature a fait le reste ; de ce tronc puissant et de ses racines nerveuses, la graine devenue arbre bouscule l'œuvre de l'homme et la repousse... De quoi méditer sur la capacité de la végétation à se renouveler en moins deux générations, et à produire de la vie, de la matière organique, de la biomasse, rien que par l'association eau, terre, soleil ; sans avoir besoin de la droguer en déversant, sur toute l'étendue de la planète, des millions de tonnes de produits chimiques mortifères, qui ne feront à la longue que stériliser les sols cultivables et y détruire toute forme de vie.

*



Papa et maman. Ils formaient ce qu'on appelle un beau couple. Il volera en éclat après trente ans de mariage. Il serait inconvenant d'entrer dans la cascade des petits et grands riens qui ont amené, presque imperceptiblement, à l'usure, ce grand déchirement ; cela serait encore plus indécent venant de leur propre enfant ; difficile de juger ses parents, l'un par rapport à l'autre, sauf délit flagrant. Que dire ? Aux yeux de maman, papa n'était plus à la hauteur des illusions qu'elle s'était faite sur le personnage ; avec le temps et la maturité, il s'était déconsidéré sous son regard de toise, comme ratatiné, rabougri dans son estime ; les années ont laminé ce couple qui s'est cherché sans jamais se trouver ; elle, la petite paysanne périgourdine, croyait avoir épousé un bel avenir en se donnant pour la vie à ce jeune homme de la ville, séduisant, qui portait beau, même s'il était comme elle, d'extraction modeste. Splendide dégringolade : papa n'était plus réduit sentimentalement qu'à l'état d'incapable, de raté définitif ; je n'apprendrai rien aux hommes qui y sont passés : quand une femme retire son amour et son estime à un homme aimé qui lui a fait des enfants, ses jugements sont cruels, parfois crucifiants. Une mauvaise faillite de petit artisan mettra papa au chômage, et la famille, déjà en grande difficulté, sur le carreau.

L'orage grondait depuis longtemps... Il éclata, la femme devint furie. Je le mesure à la tornade qui, un beau soir, envoya valser les affaires personnelle de papa dans l'escalier. Je me revois les récupérant une à une, les entassant dans une remorque que nous pousserons dans la nuit, papa et moi, vers un galetas provisoire que lui avait prêté une dame de nos connaissances. En avançant dans les rues sombres, j'avais l'impression que les gens nous épiaient derrière leurs volets, tellement j'avais honte. Une fois installés, pour nous remettre de nos émotions, j'irai au tabac voisin acheter deux des plus gros cigares que je n'ai jamais fumés. J'avais seize ans. C'est en tirant de grandes bouffées, entre deux toux et quelques larmes non feintes, que je voyais partir en volutes de fumée les heureux moments passés entre nous, papa, maman et les quatre enfants.

Et pourtant... Avec le recul des ans, je ne cesserai jamais de les aimer autant l'un que l'autre, mes deux très chers géniteurs, quelles que soient au demeurant les qualités et défauts respectifs que je m'autorise filialement à leur attribuer : l'âge me le permet. Il n'y avait pas d'intellectuels dans la famille, ni de fonctionnaires. Des gens simples, que la télévision et la modernité n'avaient pas encore corrompus jusqu'au tréfonds. Le seul ouvrage marquant présent à la maison était le *Larousse Universel* en deux volumes, et quelques livres pieux relevant plus de la dévotion sulpicienne que de la foi mûrie, mais susceptibles de marquer l'esprit de l'enfant... Ah, si quand même : le *Savoir Vivre* ou

Les Convenances et Bonnes manières, ou les deux, je ne me souviens plus, de cette excellente dame, Berthe Bernage : tout à fait dans l'esprit de maman... quand elle n'était pas remontée contre papa !... Je préfère cela à tous les faux intellectuels qui envahissent de nos jours les médias, les lieux publics, sortes de dégénérés, de malades mentaux qui infectent d'autant plus l'esprit de notre peuple que le diplôme démultiplie leur pouvoir de nuisance. Je n'en peux plus de ces bavards télémediatiques prétentieux au caquet intarissable, au débit verbal irrépressible, qui sidèrent les masses ! Tous deux étaient de convictions catholiques, et si papa, à la suite de sa faillite, prendra ses distances avec la pratique religieuse — pour des raisons qui ne tiennent d'ailleurs pas seulement qu'à lui —, maman, qui en avait une imprégnation assez rigoriste, s'est au contraire renforcée dans sa foi : la foi du charbonnier ; de ce fait, il n'y aura pas divorce entre eux mais séparation de corps.

Ce que je retiendrai d'eux, c'est leur droiture, une honnêteté, une rectitude sans failles. Aucun des deux n'eût été capable de tremper dans la moindre magouille, voire même l'envisager. Le plus resquilleur de tous était moi-même, quand maman m'envoyait en course à l'épicerie du coin ; j'avais une fâcheuse tendance à oublier la menue monnaie dans le fond de ma poche. C'est bien connu : tenter de rouler sa maman est un sport favori chez les garçons ; c'est plus facile en apparence que de rouler papa. Je posais la monnaie sur le coin du buffet de la cuisine, et, invariablement, j'avais droit au rituel : « Il me semble que le compte n'y est pas. — Tu crois, maman ? — Je ne crois pas, j'en suis sûre. » Puis les yeux baissés, d'une petite main un peu honteuse, je glissai discrètement les quelques pièces manquantes pour solde de tous comptes. Elle connaissait les prix : le rouleur était roulé. Et quand elle ne disait rien, c'est qu'elle fermait les yeux.

Papa avait une indifférence quasi pathologique à l'argent et une totale absence d'ambition, malgré de faux airs de notable ; je n'ai pas le souvenir de l'avoir vu se mesurer, se comparer aux autres, regarder ce qu'ils possédaient, les envier ou exprimer la moindre jalousie sociale typique de la mentalité aigre des gens de gauche, gâtés par le bourrage de crâne idéologique qu'ils ont subi durant des générations ; il aurait fait un très mauvais syndicaliste ; il ne fallait surtout pas lui parler de la CGT... Un tel état d'esprit qui l'honorait nous a cependant fait passer des moments difficiles ; il faut reconnaître que sur ce plan, ce bon et joyeux vivant était un rien léger, bien que nous n'ayons jamais été réellement en situation de manquer gravement ; maman en ressentait une certaine frustration, un déclassement social, elle qui était dominée par des idées de grandeur et des goûts aristocratiques ; ce sentiment s'exacerbera avec le temps et ne contribuera pas peu à distendre le ménage.

En dépit de leurs caractères bien trempés, ils étaient de réputation affable et accueillante ; maman était une véritable hôtesse d'intérieur ; malgré le manque d'aisance, elle savait recevoir : on venait autant pour sa cuisine que pour le charme qu'elle déployait à l'égard des invités de passage. Certains s'en souviendront le jour où elle sera sur le « marché » — si je puis me permettre de dire sans outrager sa mémoire ; à croire qu'ils se passeront le mot ; et il ne manquera pas d'hommes d'âge mûr ou moins mûr à tourner comme des mouches autour de cette accorte cinquantenaire de bonne réputation ; douloureuse sera la déception pour certains qui s'emballaient un peu vite et voyaient déjà l'affaire dans le sac : maman repoussera hommes et autres soupirants

tardifs à poil dégarni. Elle ne se remariera pas. Ce qui l'autorisait de continuer à communier chaque dimanche à la messe.

Que voulez-vous que je vous dise ? Je ne sais, vous, de votre côté, mais du mien, Maurice et Germaine reviennent sur terre, je repars pour un tour avec eux sans hésiter. Quand je vois tout ce qui se passe autour de moi, au sein de cette société « moderne » qui part en quenouille dans tous les compartiments depuis une cinquantaine d'années et que rien ne semble retenir, j'ai une nostalgie de mes parents à me nouer les tripes ; je suis comme un vieux gosse de soixante-dix ans qui cherche encore la main rassurante de son papa, de sa maman, et se prend parfois à rêver d'aller les retrouver au plus vite pour se réfugier auprès d'eux... Tout contre eux. Fin de l'histoire.

*



Maman jeune fille et deux petites cousines (sépie début des années 1930).

Même chez les paysans endimanchés, on avait une certaine tenue, une dignité un peu plus relevée qui tranche sur le relâchement des mœurs modernes et le décontracté bourgeois... Les Français sont facilement oublieux de leur passé ; ils sont même en rupture anthropologique avec leur identité, comme si ce subtil composé qui constitue l'âme française n'animait plus leur être profond. Ils oublient qui ils sont, de la même façon qu'ils oublient d'où ils viennent : à plus de 80% ils ne sont que des descendants de paysans et autres gens de nos campagnes et de nos terroirs... Le pécora n'est pas toujours celui auquel on pense : de nos jours il porte beau, se la joue décomplexé, et n'existe plus que par son confort matériel, dans un environnement sécuritaire que lui procure et lui garantit l'État providence.

*



J'avais prévu de clore cette page au paragraphe précédent. Mais je n'ai pu résister au désir d'évoquer ce que me suggère la photo de mariage de papa et maman datant de 1935/36. Mariage ouvrier-paysan ; un concentré de ce petit peuple de France, peuple des villes et peuple des champs totalement méprisés par les satrapes de la République. Les paysans endimanchés de jadis avaient bien plus d'allure et de contenance que les bobos névrosés d'aujourd'hui en blue-jean et mal rasés, avec leurs allures d'hermaphrodites dévirilisés. Les orages sociaux et guerriers ne vont pas tarder à s'abattre de nouveau sur notre beau pays. La désolation aussi. Les deux grands-pères figurent assis de part et d'autre du couple, chacun du côté de sa progéniture. À côté du grand-père maternel, à votre droite, la mère du marié, Émilie la lingère, femme de la ville, en grande élégance. À demi-cachée derrière le coude du marié, penchant la tête sur sa droite, la mère de la mariée, toujours aussi discrète, toujours habillée de noir, même le jour du mariage de sa fille.

La photo est prise devant l'hôtel-restaurant de la Pomme d'Or à Terrasson. Quelques années avant ces lignes, passant devant par hasard, sa vision me tourna les sangs. Un kebab avait pris la place. Vision sacrilège. Dieu soit loué à la face d'Allah, il n'a pas tenu longtemps. Cet établissement semble avoir du mal à retrouver sa destination d'origine. L'auvent que l'on aperçoit est aujourd'hui fermé par une véranda. L'hôtel a perdu son nom. Sacrilège ! (bis) On ne change pas une enseigne au nom de la « Pomme d'Or » ; pas plus qu'on change le nom d'un restaurant portant l'enseigne « Au Coq Hardi » ; nous sommes dans l'historique ; ou alors on change son habilitation professionnelle.

Mais c'est à un autre souvenir je voudrais m'arrêter. Dans l'autojustification I, j'ai fait allusion au passé de Terrasson pendant la guerre de 39-45. Par la suite, durant plus de trente ans, la ville sera livrée à la gestion socialo-communiste. Au bout de cette

domination de gauche, elle se retrouva dans un triste état de délabrement, les rues et les trottoirs étant comme défoncés, des murs lézardés perdant leur crépi, des volets claquant de guingois... Victime de l'intrusion du modernisme, la ville était comme abandonnée par le monde agricole qui animait jadis ses rues, ses foires, son marché ; elle avait perdu sa vitalité grouillante, les traditions d'antan et tout ce qui faisait son charme paysan. Il a fallu, en 1989, l'arrivée d'un industriel à la mairie, Pierre Delmon, gaulliste sans étiquette, pour la relever et entreprendre sa réhabilitation en même temps que sa rénovation. Vingt-cinq ans plus tard, c'est chose faite et bien faite ; certes, entre-temps les nombreuses dispositions financières consenties aux collectivités locales ont facilité la tâche (et l'endettement général de la France !) ; encore fallait-il en avoir la volonté. Pour montrer l'état d'esprit entreprenant de cet édile animé d'un dynamisme de bon aloi, en cette année 2015 où tant de maires ne pensent qu'à restaurer les églises à leur façon — c'est-à-dire à coups de bulldozer ! — lui, il a fait restaurer l'église de sa ville entièrement, du haut de la croix sommitale aux fondements, de l'intérieur comme de l'extérieur, jusqu'au moindre vitrail, la moindre statuette, jusqu'aux jardins alentours. Et ainsi pour de nombreux monuments du patrimoine local.

Les précédentes municipalités — ou l'une d'elles — auraient eu le projet de construire un « village du monde » ; j'ai de cette affaire un vague souvenir quelque peu diffus (je n'habite pas les lieux), le projet étant tombé à l'eau aussi vite que les illusions ; nous sommes dans le mythe pur de l'utopie ; je me souviens encore d'avoir aperçu, quelque part dans les collines alentours, des bungalows à l'abandon. Était-ce l'exemple de la sympathique mais non moins naïve Joséphine Baker, la célèbre meneuse de la revue Nègre avec son « Village du Monde », sa famille arc-en-ciel, et la proximité du château des Milandes qui les avaient contaminés ? Ils n'avaient pas de budget pour assurer l'entretien minimum de la ville, mais ils avaient trouvé les moyens pour construire sur les nuages un village cosmopolite qui n'existait nulle part ailleurs que dans leurs fantasmes fumeux d'illusionnistes totalitaires et décadents. Fin de l'histoire.

*

De Montesquieu : « J'aime l'humanité, cela me permet de haïr mon voisin ».

D'Édouard Herriot, radsoc et anticlérical bon teint de la Troisième : « Le socialisme consiste à être l'ami de tous les peuples, excepté du sien ».

Du même (de mémoire) : « Il ne faut pas donner les mêmes droits aux colonies, sinon la France va devenir une colonie des colonies. »... C'est chose faite, cher Édouard Herriot !

Quand cela est dit par des personnalités des « Lumières » ou de gauche, ces paroles n'en ont que plus de sel... et de vérité !

*

Voilà. J'ai fait parler quelques photos familiales n'ayant rien d'exceptionnel, et tout de tout à fait banal, à la façon de ces visages dispersés, à la merci d'une simple brocante, qui ont pu être des êtres chers à un moment donné, et qui se retrouvent désormais livrés à l'abandon, au gré du temps, du vent de l'oubli... et de l'ingratitude générale de leurs descendants. Alors imaginons les millions de photos au plan d'une population et les richesses d'humanité qu'elles personnifient par l'image, dont la mémoire visuelle est reconstituée ; et l'on peut les faire parler beaucoup, pourvu qu'on ait quelques souvenirs

marquants, joyeux ou tristes, voire dramatiques, à faire revivre. Vous m'objecterez qu'on peut aussi faire dire aux photos ce que l'on veut ; faire mentir le passé n'a jamais porté bonheur à personne, pas même aux historiens. De même qu'il n'est pas sûr que tout le monde soit disposé à faire état de sa généalogie, de peur d'avoir à évoquer des ancêtres qu'on n'aimerait pas croiser dans la rue. Mais la richesse de notre passé, des êtres qui l'ont animé, l'expérience qu'il nous apporte en bien ou en mal, donne tout son sens à notre vie, tout son sel à la vie, et nous ouvre les voies du destin.

Quant aux albums qui traînent dans les brocantes, que les possesseurs aient au moins la pudeur de détruire les photos personnelles les concernant au lieu de les abandonner au hasard des étals ; c'est comme si l'on faisait commerce des corps au lieu de les inhumer dignement ; dans un dernier geste dédié au respect des siens, qu'ils aient au moins la présence d'esprit d'assumer l'autodafé sacrificiel final en les dispersant dans les flammes. Dieu en fera bon usage.

Avec cette série d'évocations illustrées se termine le troisième et dernier volet de mon autojustification de souchien.
